



Elsa Ferini



Souvenir



funeste



Souvenir funeste



Elsa Ferini

Souvenir funeste

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2161-6

Dépôt légal : Novembre 2009

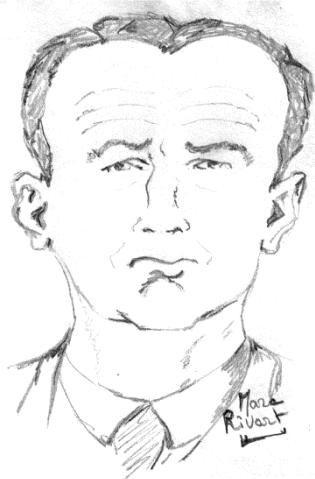
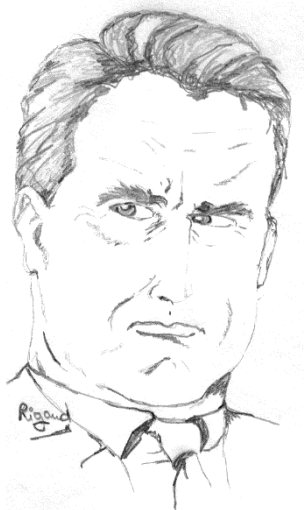
© Edilivre Éditions APARIS, 2009

Les personnages de ce roman sortent de l'imagination de l'auteur, les lieux sont fictifs et les événements ne se sont jamais produits. Toute ressemblance avec des personnages, des lieux et des événements existants ou ayant existés est une coïncidence.

GALERIE DES PERSONNAGES

Croquis d'ELSA FERINI

LES FLICS



LES SORIANO



LES LIBANAIS



LES SCHILLACI



LES BRAQUEURS



Paru dans le quotidien LE SOIR, le 16 janvier

Un vol à main armée d'une extrême violence a été perpétré hier dans la station service de la Grand Route à Mons. Deux individus armés de pistolets de gros calibre se sont attaqués à l'établissement vers dix-sept heures, un moment de grande affluence. Le premier suspect est resté devant la porte pour faire le guet pendant que son complice se faisait remettre le contenu de la caisse. Le gérant, n'ayant pas obtempéré assez vite au goût de son agresseur, a reçu un coup de crosse à la tête. Ses jours ne sont pas en danger. Nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant de Marie Baufait, emmenée de force par les malfrats. Cette jeune femme de 26 ans, mère de deux enfants, se trouvait près du comptoir pour régler son plein d'essence quand l'homme armé a fait irruption. Elle a été obligée de le suivre, sous les yeux des trois autres clients impuissants. Nous sommes toujours, à l'heure actuelle, sans nouvelle de Madame Baufait. Son mari et ses deux enfants de 4 et 6 ans attendent sa libération avec une angoisse grandissante au fil des heures. Monsieur Baufait nous a confié qu'il espérait que sa femme ait été relâchée dans un endroit reculé et qu'elle soit dans l'impossibilité de signaler sa présence. Une nouvelle étape vient d'être franchie dans la montée de la violence et nous ne pouvons, encore une fois, qu'interpeller nos élus quant à l'insécurité qui règne...

Paru dans le quotidien LE SOIR, le 18 janvier

La police se trouve dans l'impasse dans le cadre des recherches lancées pour retrouver Marie Baufait, l'otage enlevé lors du vol à main armée de vendredi dernier. Le Commissaire Forez, de la Police Borraine, nous assure avoir mis sur l'affaire un maximum d'effectifs, mais les résultats se font attendre. Ce dernier a toutefois tenté de dédramatiser la situation en expliquant que tant que ses hommes n'avaient pas retrouvé le corps de la victime, tous les espoirs étaient permis. La famille de la malheureuse ne

semble pas investie du même optimisme que le Commissaire Forez et s'attend au pire. Pour l'heure, la police ne semble pas non plus avoir en sa possession le moindre indice quant à l'identité des deux kidnappeurs de Marie Baufait...

*

* *

Déjà vendredi et c'était la première occasion que Phil avait de faire un peu de jogging cette semaine. Il adorait ce sport, en toute saison, par tous les temps, envers et contre tout. Courir lui purgeait l'esprit, le débarrassait de ses toxines cérébrales. Il exultait, les cheveux dans le vent, le pas rythmé par les bruissements des feuillages ou par le clapotis des fines gouttes de pluie dans les sous-bois. Après quelques kilomètres, il était lavé de toute pollution interne et prêt à se jeter à nouveau dans l'arène du monde du travail. Le chien aussi aimait ça, mais pas les jours où l'humidité atmosphérique dépassait celle de sa couche douillette. Ces jours-là, Phil pouvait se passer de la compagnie de son berger allemand, rien n'aurait pu le déloger. Aujourd'hui, l'animal l'avait gratifié de sa présence et il jappait joyeusement en contournant son maître. D'ici plusieurs bornes, son enthousiasme serait retombé et il suivrait alors la langue pendante et la patte lourde. Phil avait beau lui dire d'économiser ses forces, le berger allemand restait hermétique à la logique du coureur. Le froid mordant de ce mois de janvier était vivifiant et la quiétude forestière faisait écho à l'absence des joggers des dimanches d'été. Des coureurs de descente, voilà comment Phil les appelait tous, ces adeptes du sport occasionnel. Lui se délectait de la difficulté, s'enivrait de la sensation de s'être surpassé. Le chemin, rectiligne pendant plusieurs kilomètres comme s'il allait traverser le bois de part en part, se mettait à suivre la dénivellation du terrain et à monter, descendre, et zigzaguer en tous sens. Parfois, en contrebas, un petit ruisseau suivait la progression de Phil mais, par cette température, les eaux auraient eu beaucoup de peine à se défaire de leurs glaces et à pister qui que ce soit. Au détour d'un bosquet touffu, le chien a disparu. Phil a stoppé net. La bête ne s'éloignait jamais sauf quand elle perdait du terrain en fin de parcours, mais il était trop tôt pour ça.

– Runny ! Viens là mon chien. »

Phil a fait quelques pas en scrutant les fourrés qui s'agglutinaient au pied des hauts conifères. Il a porté deux doigts joints à sa bouche et a émis un sifflement strident assez puissant pour atteindre l'orée du bois, sans résultats. En détaillant encore un peu plus le décor hivernal, Phil a repéré des mouvements derrière un tronc d'arbre abattu ; la queue du berger

allemand dépassait par intermittence. A contrecœur, il a quitté le sentier aménagé et s'est enfoncé dans le terrain accidenté. Par bonheur, le gel lui épargnerait les flaques de boue. Il était adepte de la course de fond, mais détestait le cross-country. Phil devait savoir ce qui avait attiré le clébard et, le cas échéant, lui ôter l'envie de folâtrer.

– Runny ! Mais qu'est-ce que tu fais ? »

Il n'était plus qu'à trois mètres du tronc et le chien continuait de l'ignorer. Phil, d'un naturel serein, a froncé les sourcils et a ralenti sa progression vers l'animal. Ce dernier, toujours caché par le tronc, s'agitait sur quelque chose d'indéfini en grognant d'une façon inhabituelle. Phil s'est figé. Un sentiment mélangé de curiosité et d'inquiétude l'a assailli.

– Runny ! Tire-toi de là ! » a-t-il ordonné au chien qui, après avoir relevé le museau une seconde, a replongé derrière le tronc verdi. Faute de parvenir à raisonner son compagnon, le jeune homme a entrepris d'enjamber l'obstacle. Il a posé ses deux mains à plat sur le bois pourri et s'est hissé sur le tronc qui devait bien avoir un bon mètre de diamètre. D'ailleurs, le chien avait dû y poser les pattes pour montrer le bout de sa truffe. Maintenant assis sur l'arbre, Phil pouvait observer Runny se démener juste à ses pieds, mais il ne parvenait toujours pas à déterminer ce qui l'excitait de la sorte. La végétation prenait un malin plaisir à lui boucher la vue. Il s'est laissé glisser sur le bois humide en tentant de se retenir pour ne pas atterrir trop brutalement sur un sol dont il ne devinait même pas le relief. Il n'aurait pas fallu qu'il se casse un pied ou la course serait finie pour un bout de temps. Au moment où Phil a touché le sol, l'animal a relevé la tête et lui a mis sous le nez un museau rougi et une haleine fétide. D'abord saisi par la vision de son chien transformé en bête sanglante, le coureur a pensé qu'une dépouille d'animal pouvait traîner là. Son compagnon l'aura flairée. Malgré la proximité de la ville, du petit gibier vivait encore dans ces bois et, par périodes, la chasse y était même autorisée.

– Qu'est-ce que tu as trouvé, mon grand ? Un lièvre ? Un volatile ? »

Phil a écarté les branchages et les buissons de ronces dans lesquels Runny se fourrait inlassablement. Ce qu'il a découvert, à moitié enfoncé sous le tronc, l'a glacé d'horreur. Destabilisé par l'effroi et empêtré dans les lianes de ronces desséchées, il est tombé à la renverse. En une fraction de seconde, la pente s'est chargée de lui faire rejoindre ce qu'il aurait voulu ne jamais avoir vu. Une panique irraisonnée s'est emparée de lui et, tout en hurlant, Phil s'est mis à se débattre pour sortir d'un trou qui, en temps normal ne lui aurait pas posé le moindre problème. Ses mains ont battu la terre, se sont écorchées aux racines, et il n'a réussi qu'à se rapprocher de la vision macabre qu'il voulait fuir. Quand ses doigts ont

touché le corps sans vie, Phil a perdu les pédales. Il s'est propulsé d'un bond pour s'extirper du trou avec une force telle que sa tête a violemment percuté le tronc. Le jeune homme est retombé, inconscient, dans son cauchemar.

*
* *

UN MOIS PLUS TARD

Enceinte ! Léonora n'en revenait pas. Ce 19 février risquait de faire partie des anales, parce qu'elle s'attendait à tout sauf à ça.

– Où aviez-vous la tête, Madame ? A quarante ans, il n'est pas trop tard pour avoir un enfant. Beaucoup d'autres femmes sont dans votre situation, par accident ou volontairement. De nos jours, il est dans les mœurs d'asseoir une carrière avant de fonder une famille. Vous verrez, tout ira très bien. De plus, les grossesses des diabétiques insulino-dépendants se gèrent très facilement de nos jours. Pas de quoi s'inquiéter. » avait dit le docteur. Avec ces douleurs dans le bas ventre, Léo avait envisagé un cancer ou la pré-ménopause, mais un enfant, sûrement pas.

– Pas plus intelligente qu'une gamine de quinze ans. Quelle idiote ! »

Elle n'avait pas pris de précautions, voilà tout. Se croyait-elle stérile ou trop vieille ? Même pas. Après le décès de son mari et les cinq années d'abstinence qui avaient suivi, lorsqu'elle s'était abandonnée à cette relation avec Jack, elle n'avait pensé à rien. Léo ne s'était pas posé de questions. Elle s'est assise sur le muret devant l'hôpital et a sorti son paquet de cigarettes. En regardant la flamme du briquet vaciller dans le vent froid et suivre ses longs cheveux dans la farandole, elle a réfléchi à la relation qu'elle avait avec Jack. Tout était là. Ce n'était pas d'avoir un quatrième enfant qui l'ennuyait, c'était inattendu mais elle en avait vu d'autres, mais bien le contexte qu'on aurait pu qualifier d'inadapté.

– Inadapté ! C'est peu dire. »

Ils s'aimaient, là n'était pas le problème. En fait, si on avait dû trouver les deux êtres les plus contradictoires qui soient, les plus incompatibles, et dont l'union était tout sauf raisonnable, dangereuse même, c'était Jack et elle. Comment aurait-on pu parfaitement réussir la fusion du bien et du mal, de la droiture et du vice, du blanc et du noir ? C'était inconcevable. Pourtant, cela faisait huit mois que, si pas dans la semi-clandestinité, tout au moins avec une relative discrétion, l'incroyable crachait au visage des convenances, l'impossible faisait fi des préjugés et des dangers. Jacky Fauconnier, flic de choc de père en fils par vocation, sauveur de la veuve et

de l'orphelin, adepte du principe qu'il y a du bon en chacun de nous et bien décidé à prouver sa théorie chaque jour que Dieu fait, était irrémédiablement épris de Léonora Franck, enfant de la guerre du Liban, ancien soldat de la milice chrétienne de Beyrouth et tueur parfaitement entraîné, veuve de Victor Soriano, braqueur de banques et elle-même à la tête de son clan depuis la mort de son mari. Si ça, ce n'était pas un contexte inadapté pour avoir un enfant, alors tout était possible. Malgré la gravité de la situation, Léo a souri. Leur première rencontre lui est revenue à l'esprit. Si comme on le dit, une relation qui commence dans l'intensité n'a aucune chance de durer, alors celle-ci n'avait pas grand avenir. Pourtant Léo aurait parié sur elle, mais il est vrai que l'intensité du premier regard valait une haute tension... ce regard échangé juste avant qu'elle ne l'assomme. Huit mois plus tôt, une éternité à ses yeux, Jack s'était trouvé sur son chemin par un hasard qu'il aurait certainement voulu plus indulgent. Un casse d'un culot fantastique, parce que pour aller chercher un transport de fonds dans le ventre de la banque, il en fallait du culot, avait donné lieu à leur rencontre percutante. Les braquages, c'était son rayon à elle. Victor, son défunt mari, s'était chargé de son éducation dans ce domaine et au sortir de la guerre, cette transition lui avait paru couler de source. Elle avait dix-huit ans à l'époque. Deux décennies plus tard, les trois enfants nés de leur union et élevés dans l'esprit familial formaient un modèle de clan autarcique. Frédérica qui n'avait que dix-sept ans, n'avait encore participé à aucun coup proprement dit mais Killian, cette année âgé de vingt ans, et sa sœur Alena, vingt et un ans, pouvaient déjà faire preuve d'un grand professionnalisme. Avec les deux fils de Salvatore Schillaci, en son temps complice émérite de Victor, l'équipe était au complet. Démétrio Schillaci, marié depuis deux ans à Alena, et son frère Billy n'étaient pas mauvais. C'est cette bande de sans-peur menée par une Libanaise pas comme les autres, que Jack avait surprise en pleine action un matin de mai dernier. Le fourgon sortait du parking lorsque l'inconscient était venu mettre son nez là où il n'aurait pas dû. Après l'avoir mis hors d'état de nuire, le manque de temps avait obligé Léo à emmener le flic dans leur fuite. Le pauvre était sorti vivant d'une des pires journées de son existence. Poursuite effrénée, coups, menaces de mort, séquestration, rien ne lui avait été épargné, mais par-dessus tout, les yeux de Léonora l'avaient envoûté à jamais. Elle a souri de plus belle. Assise sur son mur, elle a écrasé sa cigarette. Contre toute logique et faisant preuve d'une clémence qui ne lui était pas coutumière, Léo avait libéré Jack pour le regretter aussitôt. Le témoin gênant, non content de se lancer à sa poursuite, avait identifié et retrouvé toute la famille. En activité depuis de nombreuses années avec son mari et depuis cinq ans avec les gosses, elle n'avait jamais laissé traîner derrière elle d'indices permettant de les mettre hors circuit. Pourtant l'enquêteur

d'exception était parvenu à ses fins, et si l'histoire n'avait pas tourné au jeu de massacre, elle aurait été dans l'obligation de stopper net le flic trop zélé pour éviter la prison.

Léonora s'est levée et a pris la direction du parking avec nonchalance. Son casque de moto se balançait au bout de son bras au rythme de ses pas. Elle devrait renoncer à la moto pour un temps si elle voulait garder le petit. Les gros cubes ne faisaient pas bon ménage avec les gros ventres.

– Evidemment que je vais le garder ce petit ! Les enfants sont sacrés. »

Enceinte de Jack... qui aurait cru ça à les voir à leurs débuts ? Combien de fois l'avait-elle eu au bout du canon de son Glock ? Combien de fois la raison lui avait-elle intimé de descendre ce flic trop envahissant ? Quelque chose avait retenu son geste. Elle ne le regrettait pas. Sa fille non plus d'ailleurs... Un vrai jeu de massacre avait commencé le jour de ce fameux casse. Les familles Soriano et Schillaci en avaient été les victimes comme des pions sur l'échiquier d'un fou. Jack, au lieu de coffrer toute la bande et de se laver les mains des vies perdues sur le champ de bataille de ce prétendu règlement de compte, avait pris fait et cause pour elle et s'était battu à ses côtés dans un combat qui n'était pas le sien. Le flic était parvenu à sauver sa fille cadette des mains d'un tueur psychopathe au mépris de sa propre vie et au prix de trois balles dans le buffet. Si elle voulait être honnête, Léo devait admettre qu'elle-même ne se serait pas sortie indemne de ce guêpier sans Jack. Ce qui n'était en définitif qu'une vengeance avait fait couler beaucoup de sang, celui de Jack en particulier. Dès cette minute où il avait donné sa vie pour elle, aucun doute n'avait plus été permis sur ses sentiments. Jack avait longé le Styx et poussé par un amour incommensurable, avait trouvé la force de refuser le passage. Il était revenu d'entre les morts pour elle. Non, vraiment, elle ne regrettait pas de ne pas lui avoir mis une balle dans la tête. N'empêche, le résultat tangible de toute cette histoire de dingue allait être énorme, un bébé de trois à quatre kilos.

*

* *

– *Non, pas mon bébé !* »

C'est la première chose qui est venue à l'esprit d'Eva quand l'individu est entré. Son bébé avait en fait dix sept ans et offrait l'apparence d'une splendide jeune fille aux longs cheveux d'un blond brillant, mais elle était son seul enfant qu'elle avait mis au monde après une attente interminable de plusieurs années. L'idée même qu'il puisse lui arriver un malheur était insupportable. C'est pour cette raison que son mari et elle s'étaient

éloignés de la ville et avaient acheté un pavillon à une trentaine de kilomètres de Mons, dans les Honnelles, région pittoresque et boisée à faible densité de population et du reste très bien fréquentée. Le bureau de poste du petit village était minuscule. Il ne devait déjà pas être bien spacieux avant qu'on y applique les nouvelles normes de sécurité, mais depuis qu'il s'était vu équipé de cloisons et de vitres pare-balles, de portes et de sas sécurisés, les clients ne disposaient plus que de cinq ou six mètres carrés pour attendre leur tour devant le seul guichet de l'établissement. Ce matin, sa fille et elle faisaient la file derrière le boulanger et la gérante de la supérette du patelin. Linda, sa fille, n'aurait pas dû être là ce matin, mais, son professeur de dessin absent, elle n'allait se rendre aux cours que plus tard. A cet instant, ce détail est apparu bien trop insignifiant à Eva pour être à l'origine d'un drame sans commune mesure. Comment penser que la vie puisse tenir à si peu de chose ?

– Pousse-toi par-là ! » a-t-il ordonné d'une voix menaçante en la poussant contre le mur. Eva a tiré sa fille par le bras pour la placer derrière elle. La jeune fille semblait inquiète, mais sans plus. Le type cagoulé a promené son regard sur l'assistance comme si l'argent contenu dans la caisse de la poste n'était pas son objectif premier. L'arme qu'il tenait est apparue démesurée à Eva et lorsqu'il l'a approchée de son visage, elle a cru défaillir. Les yeux bleu délavé l'ont détaillée avec circonspection. Elle n'a pas bougé en espérant que cette inspection prendrait vite fin. Il allait bien finir par s'intéresser à l'argent, sinon pourquoi était-il venu ? Son complice, resté devant la porte, ne les a même pas gratifiés d'un regard. Dans un endroit aussi reculé, idéalement situé pour ne jamais faire l'objet de ce type d'exaction, les forces de l'ordre n'étaient pas prêtes de venir les déranger ; l'homme ne devait pas s'inquiéter outre mesure. Le regard inquisiteur s'est posé sur sa fille et Eva a deviné le sourire qui se dessinait sous la cagoule. Son cœur s'est arrêté quand l'inconnu a saisi Linda par la manche de son blouson et l'a doucement amenée à lui. Elle ne pouvait plus faire un seul geste, l'effroi le plus total la paralysait. Le malfrat s'est approché du guichet et a collé le visage de Linda contre la vitre. Il a déposé le bout du canon de son revolver sur la peau fine de sa joue en fixant la postière droit dans les yeux.

– Tu mets le fric dans le sas à colis ou il va y avoir du sang dans ton joli bureau de poste. »

Il avait proféré ses menaces avec une douceur effrayante, mais la préposée restait immobile, sans doute plus tétanisée qu'encline au manque de coopération.

– Tout de suite ! » a-t-il hurlé. Elle a violemment sursauté, tout comme Eva, et a fébrilement rempli le sas avec des gestes maladroits. Le malfrat

s'est débarrassé de Linda en la repoussant sans ménagement aux côtés de sa mère ; il avait besoin de ses deux mains pour remplir son sac. Eva, un peu soulagée, a pris sa fille dans ses bras et s'est retournée avec elle face au mur comme si ce simple mouvement pouvait les protéger de tout. Elle aurait voulu le croire. Son sac rempli, l'homme cagoulé a fait volte-face. Un silence menaçant s'est emparé du monde. Eva, qui n'osait pas bouger ni relever la tête, n'a pas entendu la porte qui aurait dû se refermer sur le voleur satisfait de son butin. Elle n'a pas non plus perçu l'agitation qui aurait dû s'emparer des clients soulagés par l'heureuse conclusion de cette mésaventure. Que le silence qui s'est fait écrasant au fil des secondes. Eva a bloqué sa respiration quand elle a senti la présence du type juste derrière elle, tout près d'elle, trop près d'elle. Elle a desserré les bras qui entouraient sa fille et a croisé le regard de son bébé qui relevait la tête. Des larmes lui mouillaient les joues et l'inquiétude qui tantôt striait à peine son front s'était mué en de funestes appréhensions. Avant de se retourner et de faire face à son agresseur, Eva a chassé l'horrible sensation de tenir son enfant dans ses bras pour la dernière fois.

*

* *

Un enfant dans ses bras, encore une fois, pourquoi pas ? L'idée de pouponner à quarante ans ne déplaisait pas à Léo. Après la guerre, les enfants l'avaient aidée à ouvrir les yeux sur la vie. Ils constituaient la preuve qu'on peut renaître de ses cendres, tout recommencer. Son âme était détruite à tout jamais, baignée du sang des combats et des horreurs de la guerre, mais les enfants étaient parvenus à fertiliser son désert intérieur et à dissimuler les cicatrices indélébiles. Chaque naissance constituait une promesse de rachat pour les existences fauchées. Chaque enfantement pouvait inciter à la pitié du Juge Suprême. Chaque prolongement de soi était une promesse de renouveau et d'amendement. Le bitume qui défilait sous ses roues à vitesse soutenue poussait Léo à la réflexion. Les arbres bordant l'autoroute battaient la mesure de ses incertitudes. Le vent froid lui piquait les mains malgré les gants, mais le blouson qu'elle avait enfilé par-dessus son cuir de motard semblait inutile. Une douce chaleur réchauffait ses entrailles comme le feu dans un âtre. Elle roulait sans but, sauf celui d'amener à terme le fruit d'un amour que tous disaient perdant. Léo s'est remémoré la première fois que le bout de ses doigts ont effleuré le dos fraîchement cicatrisé de Jack. Un pontage cardiaque et l'ablation de la partie inférieure du poumon gauche, voilà ce qu'il avait gagné à croiser sa route. Pourtant, il s'en fichait. Il se jetterait à nouveau dans les flammes si

elle était en danger. Jack le lui avait souvent répété et elle croyait ce fou capable de tout. Cependant, une chose attristait Jack. Elle avait toujours refusé d’emménager chez lui. Elle faisait partie de sa vie, mais à sa convenance. Elle entraît, elle sortait, elle restait... ou pas. Jack comptait énormément pour Léo, au point de changer de vie, au point de renoncer à son existence de hors-la-loi et à sa dose d’adrénaline. Cet homme en valait la peine ; elle le sentait. Elle avait juste ce qu’on aurait pu appeler des difficultés d’adaptation. Certains problèmes avaient émergé de l’union sulfureuse d’une représentante de la gilde des truands et d’un fervent défenseur de la loi. Les gosses voyaient d’un très mauvais œil l’aventure de leur mère avec un flic. Killian aurait même volontiers « éliminé » le problème si l’occasion lui en avait été donnée. D’un autre côté, la mère de Jack, que Léo avait rencontrée une seule fois, avait enjoint son fils à se méfier de la Belgo-Libanaise. Un éclat « pas naturel », disait-elle, perçait de son regard impitoyable. Et puis, il y avait le milieu. Sa relation avec un flic incitait à la méfiance, si pas plus. Jack non plus n’avait pas intérêt à livrer au grand jour les détails de la formation professionnelle de sa dulcinée. Ses supérieurs y auraient sûrement vu un revirement de ses convictions. Eddy, son ex-équipier, savait, et c’était déjà plus que suffisant. Il s’en accommodait d’ailleurs difficilement. Oui, bien sûr, la mutation de Jack dans un service aux antipodes de son secteur d’activités avait allégé la menace sur elle et sur sa famille. Son statut de rescapé médicalement assisté l’y avait poussé, mais il l’aurait fait de toute façon. Son cœur fragilisé boosté aux pilules devait décliner l’invitation à l’action qui avait constitué la majeure partie de son temps... avant. Peut-être aurait-il tenu le coup, peut-être pas. En tout cas, le médecin-conseil de la police ne pouvait pas prendre le risque. Elle, sans lui en toucher un mot, avait cessé ses activités illicites. Si elle était retournée au charbon, il aurait été le premier à le savoir, mais elle n’en ressentait plus le besoin. Elle ne se l’expliquait pas. Elle se sentait apaisée auprès de Jack, presque sereine, presque. Léo avait la nette impression que tous leurs efforts pour s’adapter à l’autre restaient insuffisants, bien insuffisants. Elle ne parvenait pas à se sentir totalement en sécurité, comme si un fantôme du passé de l’un ou de l’autre allait les rattraper et leur faire comprendre brutalement qu’ils n’étaient pas à leur place. Elle ne parvenait pas à s’abandonner. Elle qui n’avait jamais peur de rien en ce bas monde avait peut-être trouvé une angoisse capable d’influer sur son comportement. A sa décharge elle se devait d’épingler le fait que tous les hommes qui l’avaient aimée à en mourir étaient définitivement... morts. Il y avait de quoi refroidir les ardeurs. La route continuait de s’étaler devant elle à mesure que les kilomètres chauffaient les pneus. Le temps qui s’écoulait ne la persuadait pas, pour l’heure, de partager son secret avec Jack. Elle devait encore réfléchir. Trop de

problèmes restaient en suspens. Trop de questions, trop d'incertitudes. Elle détestait ça. Léo n'était pas femme de la demi-mesure, ni de la tergiversation. Avec ce qu'elle avait vécu, elle serait morte de la moindre hésitation. Le temps de la réflexion, Jack ne devait rien savoir. Elle seule prendrait les décisions qui s'imposeraient.

*
* *

– Dis-moi que ce ne sont pas les mêmes ! »

– Désolé, Inspecteur. Tout concorde. D'après les témoignages des clients, ils ont agi exactement de la même façon. Je crains le pire. »

Eddy aussi craignait le pire. Arrivé sur les lieux dès la mise à jour des similitudes entre ce braquage et celui de la station-service du mois passé, l'Inspecteur Eddy Zuckowsky aurait voulu se tromper.

– Alors, ce ne sont plus deux otages que nous avons sur les bras, mais deux mortes. » a-t-il murmuré pour lui-même.

– Qu'est-ce que vous dites, Inspecteur ? »

– Rien, rien... »

Il ne devait pas démoraliser ses hommes, mais les chances de retrouver la mère et la fille emmenées de force sous les yeux des rescapés étaient insignifiantes. Si les deux braqueurs n'avaient fait preuve d'aucune pitié pour Marie Baufait, il ne voyait pas de raison pour qu'ils les épargnent. C'était une sale affaire pour Eddy. S'il avait choisi la Répression du Grand Banditisme, c'était parce qu'il leur trouvait quelque chose de propre à ces braqueurs de banques. Des gens presque comme tout le monde, avec femme et enfants, qui évoluaient du mauvais côté de la barrière... en règle générale bien sûr. Des crapules, il y en avait chez eux comme partout, mais la plupart avaient encore des principes. Et surtout, même dans les plus grands déferlements de violence, même quand les situations devenaient critiques, même quand ils se retrouvaient le dos au mur, ces mecs-là laissaient à l'être humain son intégrité. Des victimes, il y en avait, des caissières affolées, des passants abattus d'une balle perdue, des gérants malmenés, mais l'intégrité des personnes était préservée, même dans la mort. La plupart d'entre eux auraient pu faire partie de vos amis. Ceux qui n'en voulaient qu'à la propriété ne causaient des dommages collatéraux qu'accidentellement. Ça n'en était pas pour autant moins répréhensible, mais Eddy et ses collègues ne pataugeaient pas à longueur de journée dans l'abjection et le sordide. Ils laissaient ça à leurs infortunés confrères du service des mœurs ou des stupéfiants. Pour cette affaire-ci, Eddy travaillait

en collaboration avec la criminelle. Il le fallait, les deux types recherchés étaient des braqueurs-assassins, ou l'inverse si on parvenait à déterminer ce qui les motivait. Ce n'était pas tant le fait qu'ils tuent leurs otages qui préoccupait Eddy, mais la façon dont ils avaient exécuté Marie Baufait et dont ils s'étaient débarrassés du corps, comme si elle n'avait été qu'un tas de viande sans importance. Et puis la souffrance que cette femme avait endurée... A la criminelle, ils étaient accoutumés à cette souffrance, aux sévices, aux traumatismes subis par les victimes. Eddy avait beaucoup de peine à la digérer, à la banaliser. Il avait vu les photos du cadavre à sa découverte et celles fournies par le médecin légiste, sous toutes les coutures, détail après détail. Il avait dû les regarder attentivement et s'imprégner de l'ampleur de la folie de ces deux hommes. Comme un buvard, Eddy avait absorbé la douleur de cette femme, ressenti sa peur ; il pouvait presque sentir le goût de ses larmes. Trop sensible, disait Jack lorsqu'ils travaillaient ensemble. Pendant toutes ces années de coopération, Eddy s'était chargé du travail de fond, recherches informatiques et autres savants recoupements de données. Grand téméraire au tempérament bouillonnant, Jack avait toujours fait front sur le terrain. Cet arrangement tacite leur avait immédiatement convenu à tous les deux et les résultats ne s'étaient pas fait attendre. Depuis la mutation de son ami dans un autre service, Eddy devait faire face aux multiples aspects de son métier en compagnie d'équipiers plus jeunes, et comme eux, il devait endurcir une carapace censée le protéger émotionnellement. La sienne était encore trop tendre et les horreurs auxquelles il était confronté s'y enfonçaient sans mal pour ronger ses dernières illusions sur la nature humaine. Ce n'était pas tant les coups que la victime avait reçus, même s'ils étaient à la limite du supportable, ni ses vêtements déchirés, preuve incontestable avant-autopsie de sévices sexuels, ni même sa lèvre fendue, ni les multiples écorchures sur son corps, qui avaient tellement marqué Eddy, mais le plus terrible à encaisser avait été la cause de la mort. Une lame tranchante avait ouvert son abdomen du cardia au pubis, réduisant ce ventre de mère à un étalage de boucherie, ramenant cet utérus jadis fécond à une masse sanguinolente et stérile, donnant la mort par destruction de l'organe donneur de vie. Ces images ne le quittaient plus. Plus jamais il ne retrouverait la quiétude d'un esprit épargné par les pires bassesses de l'être humain. Il n'ignorait pas qu'elles existent, il s'était juste toujours employé à s'en éloigner. Le jeune jogger qui avait découvert la morte ne s'en remettrait pas non plus de sitôt. En état de choc, il avait dû être hospitalisé.

– Comme il y a cinq semaines, un des types est resté devant la porte pendant que son complice entraît. Cagoules, gants, pas de portrait-robot, pas d'empreinte. Les clients choqués ne savent même pas se mettre

d'accord sur la marque de la voiture dans laquelle ils ont fuit. On sait qu'elle était rouge. »

Bouwens venait de faire le tour de la question. Rien, le néant, pas d'indice, pas de piste. Eddy ne parvenait pas à se dire que tout n'était pas encore perdu pour ces deux pauvres femmes. Il n'arriverait pas à les retrouver à temps sans indice à exploiter. On trouverait leur cadavre mutilé demain ou après-demain et il n'y pourrait rien.

– Les barrages routiers sont en place ? »

– Oui, mais le temps qu'ont mis les autorités du coin pour prendre le taureau par les cornes a joué contre nous. Pour la police française, c'est pas mieux. »

En plus, nous étions à moins d'un kilomètre de la frontière. Eddy avait étudié la carte et tout de suite compris que les petites routes de campagne qui traversent la frontière à plusieurs endroits étaient du pain bénit pour nos gaillards. Le butin n'était pas énorme, mais on n'aurait pas pu trouver d'endroit plus peinard pour se faire un bureau de poste sans soucis.

– Rigaud est arrivé. » a fait remarquer Ivan Bauwens. Malgré ses trente-trois ans, il avait l'air d'un gamin et le froid qui semblait renforcer ses taches de rousseur ne lui rendait pas service. Il était curieux de constater que la nouvelle génération de flics dont il faisait partie n'encaissait pas plus la coopération entre services que n'avaient jamais pu le faire les vieux de la vieille. Eddy, avec ses quarante ans n'était pas tellement plus vieux que lui, mais rentré très jeune dans les forces de l'ordre, il avait roulé sa bosse. Ivan ne faisait partie de la maison que depuis cinq ans.

– L'INSPECTEUR Rigaud, s'il te plaît ! Un peu de respect pour tes aînés. »

Rigaud, par contre, avec ses trente et quelques années de galère, en avait vu défiler des macchabées. Ce respect, il le méritait.

– Merci de m'avoir appelé tout de suite. »

Il a tendu une main ferme à Eddy et a ignoré Bouwens. Son vieux costume gris sous son imper doublé devait avoir autant sué que lui. Un peu à la manière de Columbo qui avait inlassablement baladé le même costard, le même imper et la même bagnole pourrie à travers tous ses feuilletons. Comme l'acteur après trente bonnes années d'épisodes, Rigaud avait une tête de vieillard.

– Je préfère que ce soit vous qui remontiez les cadavres. Moi, j'ai pas une vocation de fossoyeur. » a lancé Eddy pour toute explication. Sa mine disait le reste.

– Ce sont nos hommes, alors. Combien d'otages ? »

Le flic ne paraissait pas affecté par la perspective de nouvelles pertes humaines. Résigné, sans doute.

– Deux, une mère et sa fille de dix-sept ans. »

– Des indices exploitables ? »

Le froid polaire transformait le souffle des agents et experts scientifiques en un brouillard muet d'un blanc dramatique. Les plus réfractaires au découragement s'évertuaient encore à chercher un petit quelque chose, même insignifiant, qui aurait échappé à leurs collègues passés dix minutes avant eux.

– Que dalle ! »

Face à l'impasse, Eddy s'est emporté.

– Mais qui c'est ces mecs ? Ils nous font deux braquages sans envergure pour des clopinettes, ou presque. Ils embarquent des otages innocents sans nécessité. Ils détruisent des vies, des familles sont anéanties et je ne comprends pas leur motivation. Tout ce cirque pour quelques centaines d'euros, c'est pas normal ! Vous avez besoin de mon aide, mais moi j'ai du mal à cerner les types de cette espèce. Les détraqués, c'est pas mon truc. »

Eddy s'est retourné vers la rue. Une ruelle sans trottoir, avec juste un accotement. Et en cul-de-sac en plus. Mais qu'est-ce qu'ils espéraient trouver dans ce trou ? Non vraiment, il ne comprenait pas.

– Ne vous démontez pas, Zuckowsky. Je n'avancerai pas sans vous et votre équipe. Les crimes impulsifs, compulsifs ou prémédités, je connais, mais les méthodes des braqueurs me sont étrangères. J'ai besoin de savoir de quel milieu ils viennent, quelle cible est susceptible d'être la suivante, enfin, vous savez... c'est votre rayon, tout ça. Avant le meurtre de Marie Baufait, il y a eu le braquage. C'est par là que nous devons commencer. Remuez-vous, mon vieux ! Des vies sont en jeu. Et puis, vous avez certainement dû en voir un ou deux, des cadavres dans votre carrière. Me dites pas que vos oiseaux sont plus saints que les miens. Faut assurer, nom de Dieu ! »

Eddy n'avait jamais été confronté à quelque chose de semblable, mais Rigaud avait raison quand il disait qu'il fallait assurer. S'il y avait une enquête qui méritait qu'Eddy se défonce, c'était celle-ci. Mais une réalité s'imposait à lui et il aurait été fou et inconscient de la négliger. Eddy ne se sentait pas de taille. Le poisson était trop gros, trop tordu plutôt, et l'aboutissement rapide était vital. Il avait besoin d'un coup de pouce. Il avait besoin de Jack.

*

* *

– Amène-toi, Jack. J’ai encore affaire à un petit con qui se croit tout permis. Ce ne serait que moi, je te lui colle une bonne dérouillée et... »

– T’arriveras jamais à rien avec les gamins. Tes méthodes seraient plus adaptées dans le service d’où je viens. »

Jack Fauconnier était censé se cantonner à un boulot purement administratif. Après son pontage cardiaque, le médecin-conseil lui avait permis de reprendre le travail sous certaines conditions. Jack rongeait son frein. A quarante-quatre ans, et de nombreuses années de flic de terrain derrière lui, il avait du mal à accepter cette mise au rancart, mais c’était pour Léonora. Il avait déjà sacrifié plus que ça pour elle. N’empêche qu’il s’était quand même découvert un feeling inattendu avec les ados. Il n’avait qu’une fille de sept ans, Pauline, élevée par sa grand-mère, et rien n’aurait pu le prédisposer au dialogue avec cette tranche difficile de la population. Depuis qu’il avait intégré le service de protection de la jeunesse, il était parvenu à faire accepter une cure de désintox à deux mineurs méchamment entamés et avait persuadé un fugueur récidiviste de reprendre sérieusement des études qu’il n’avait vraiment jamais entamées. Jack n’était pas peu fier de ses débuts. Maintenant, les collègues venaient le chercher pour amadouer les récalcitrants et dans certains cas, peut-être leur éviter la maison de correction ou le centre fermé. Jack, conscient de tenter d’éviter le pire à des gosses qui avaient encore une chance, compensait le manque d’action par la satisfaction de contribuer à la décriminalisation des mineurs. En fait, il prenait les choses dans le bon sens. Au lieu de courir après les méchants, il s’évertuait à empêcher leur mutation. Ça ne marchait pas à tous les coups, mais d’en sauver un seul sur mille valait quand même la peine qu’il s’investisse. Et puis, ça le sortait de ce satané bureau.

– Où est-il ton « dur à cuire », qu’on se le passe à tabac ? Il faudra bien ça pour en venir à bout. »

– Te fiche pas de moi, Jack ! C’est pas ma faute si j’ai pas la fibre psychomachinchose. Ça ne se commande pas ces trucs-là. »

Rivart était dans le service depuis longtemps et avait pris Jack sous son aile dès son arrivée. Sans y être obligé, puisque Jack était censé ne jamais sortir de dessous sa paperasse, il lui avait appris les principales ficelles du traitement de la délinquance des mineurs. Marc Rivart était adepte de la préservation des espèces, plutôt que de l’abattage de masse, si on pouvait s’exprimer de cette façon. S’il y avait encore moyen de sortir un jeune du milieu corrupteur, il ne ménageait pas ses efforts ni son temps. On ne pouvait pas en dire autant de tous ses collègues. Le hic, c’était la communication. Avec les meilleures intentions du monde, le pauvre avait bien de la peine à se faire accepter des ados et à faire passer son message. Du haut de son mètre soixante-cinq, talonnettes comprises, il n’imposait

pas le respect. Evidemment, avec son mètre quatre-vingt-neuf et son torse de boxeur poids lourd, Jack en imposait un peu plus. Les deux hommes sont descendus au sous-sol. Des cris leur parvenaient du bout du couloir.

– Tu vois, qu’est-ce que je te disais. Infernal. La patrouille nous l’a amené. Il s’est fait prendre à piquer dans un supermarché. Une teigne, je te jure. Un des agents a un œil au beurre noir. Pas moyen de le maîtriser. Treize ans à peine, pas de papiers et il ne fait que gueuler et se débattre. Celui-là je te le laisse volontiers. »

Jack est arrivé devant la porte fermée.

– Fais sortir les agents et file-moi tes cigarettes. »

– Ton médecin ne t’a pas interdit de fumer ? »

– T’occupe pas. Tu me laisses avec lui et tu peux retourner à tes dossiers. »

Marc a soufflé bruyamment et a pénétré dans la pièce. Il en est ressorti suivi des deux infortunés agents visiblement soulagés. Jack a attendu quelques minutes avant d’entrer. Le gosse était debout dans le coin de la pièce sans fenêtre. Une vraie tête de teigne, Marc avait raison. Un petit nerveux à la tignasse ébouriffée et aux yeux étrécis. Un pantalon délavé trop grand et un sweater trop court. Derrière ses airs de crapule précoce, le gosse avait peur, Jack l’a tout de suite senti. Il n’aurait su dire comment il parvenait à déchiffrer ces graines de voyous, mais eux et lui se comprenaient. C’était ça l’important. Jack s’est adossé au mur opposé et s’est laissé glisser jusqu’au sol. Lorsqu’il a sorti son paquet de cigarettes, le gamin lui a lancé un regard avide. Il était fumeur, les délinquants le sont tous. Il avait un peu le profil des gens du voyage, Roumain ou Hongrois.

– T’en veux une ? » a lancé Jack en déposant son paquet devant lui et en allumant sa blonde.

La fumée commençait à embrumer la pièce quand le même s’est décidé à approcher. Il s’est accroupi en fusillant le flic du regard. Il a tiré une cigarette et est retourné dans son coin.

– Sans feu, t’y arriveras pas. »

Jack a déposé son briquet sur le paquet encore au sol.

Après mûre réflexion, le gosse est revenu. Une fois servi, il s’est assis contre le même mur que Jack, mais à bonne distance. Les deux cigarettes se sont consumées dans un silence religieux.

– Les supermarchés, c’est un bon business pour toi ?... En tout cas, j’espère que ça valait la peine parce que, se faire piquer pour deux paquets de clopes et un DVD, c’est vraiment trop con. »

Jack parlait les yeux rivés au mur d’en face plafonné d’affiches anti-drogue et autre numéro SOS-Suicide. Même si le même ne semblait pas lui porter la moindre attention, il savait que ce n’était pas le cas.

– Quitte à tartiner son casier judiciaire, autant que ce soit avec du solide. Les mecs, en taule, ils aiment pas les gagnepetits. Ceux qui n'ont pas la carrure, ils deviennent vite des têtes de turcs. »

La technique employée par Jack aurait pu paraître très peu psychomachinchose, comme aurait dit l'Inspecteur Rivart, mais les psys au service du Ministère de la Justice étaient rarement motivés et plutôt surchargés de travail. Alors, il avait tout le loisir d'essayer ses propres méthodes non-agrées par le corps médical, et il avait pu remarquer que de prendre la réalité en pleine figure fait plus d'effet que des heures de leçons de morale académique. Jack a fait glisser le paquet de blondes jusqu'au gamin.

– Si t'es pas prêt à butter un codétenu pour être respecté,... sers-toi si tu en veux encore une... le prochain macchab', il y a de fortes chances pour que ce soit toi. »

Jack savait très bien que l'univers carcéral tel qu'il le dépeignait était réservé aux adultes, mais s'il ne rattrapait pas le coup, c'est de toute façon dans cet enfer à peine exagéré que le gosse se retrouverait. Le même a taxé une nouvelle cigarette, mais Jack s'est cette fois abstenu de lui proposer du feu.

– Moi, je pense que t'es pas à ta place, ici. Moi non plus d'ailleurs. »

Le délinquant précoce s'est levé et s'est approché de Jack. Il est resté un moment à toiser le flic, la cigarette au bec, comme s'il se tâtait. Il avait le paquet rouge dans la main.

– Tu m'en refiles une ? » a demandé Jack. Le gosse s'est accroupi et lui a tendu le carton presque vide.

– Si t'es pas à ta place, qu'est-ce que tu fous ici ? Personne t'oblige. » a-t-il craché avec une voix qu'il voulait dure. Il tentait de se donner une consistance qu'il n'avait pas. Jack a tendu le briquet et le gamin s'est approché pour y allumer sa clope.

– Je me suis fait plomber, alors on m'a mis sur la touche. Il y a moins d'un an, je faisais la chasse aux braqueurs et je suis bien placé pour te certifier que même ceux qui montent des gros coups, les vrais durs qui débarquent armés jusqu'aux dents, une fois sur deux, ils finissent dans une boîte en sapin... au cimetière ! »

– Il y en a bien un qui a réussi à t'avoir ! » a-t-il lancé le sourire aux lèvres en s'asseyant par terre en face de Jack.

– Ce n'était pas un braqueur, mais un assassin. Il avait enlevé une gamine de seize ans et l'avait ligotée avec une bombe sur le ventre... un vrai malade. J'ai sorti la gosse de là, mais j'ai bien failli y rester. Trois balles dans la carcasse. »

– Tu déconnes ! J'te crois pas ! »

Jack a pendu sa cigarette au bord de ses lèvres et a ouvert sa chemise. Le môme est resté bouche bée devant la longue cicatrice qui traversait la cage thoracique du flic et celle en étoile qui lui marquait l'épaule.

– Merde alors ! » s'est-il exclamé.

– Celle-là, elle est passée à ça du cœur... »

Et voilà, c'était dans la poche. Jack allait passer une paire d'heures à raconter ses aventures et le gosse et lui ressortiraient copains comme cochons. Ensuite, il pourrait se permettre de lui faire un brin de morale pour le remettre sur le droit chemin et les services sociaux feraient le reste.

– Tu as fait plus vite que la dernière fois ! Trois heures trente deux minutes, tu devrais faire breveter ton système. » a plaisanté Marc comme Jack réintégrait le bureau.

– Jaloux ! Si tu m'espionnes dans mes œuvres, je porte plainte. Trêve de plaisanteries. Le môme s'appelle Boris Leniak et il a quelques marques suspectes sur le dos. Il serait intéressant de faire interroger le père de ce gosse. D'après ce qu'il m'a dit, son géniteur l'envoie lui chercher des cigarettes et de l'alcool sans lui donner d'argent. S'il ne se démerde pas pour satisfaire ses exigences, il prend une raclée. Les ecchymoses sur son corps confirment ses dires. Si tu lances une enquête pour mauvais traitements et incitation au vol, prends tes précautions pour que le gosse échappe aux représailles. »

– Tu n'aurais pas l'intention de m'apprendre mon métier ? »

– Je n'oserais pas ! »

– De toute façon, ça va devoir attendre. On a une urgence et tu viens avec moi. Ton feeling avec les gosses pourrait s'avérer utile. » a enchaîné Rivart.

– De quoi s'agit-il ? »

– Un petit bout de cinq ans est peut-être en danger. Il faut qu'on aille vérifier ça. »

Jack a empoché le portable qu'il avait laissé sur le bureau et a enfilé son blouson. Marc était déjà sur le pas de la porte.

– Ah oui, j'allais oublier. Ton ami Eddy a appelé. Je lui ai dit que tu étais en bas en pleine négociation. Ça avait l'air urgent. »

Jack a jeté un œil à son portable. Trois appels en absence étaient affichés sur l'écran.

– Il attendra. Les gosses en priorité. »

– Je vois que le métier rentre. C'est tout bon, c'est tout bon. » a raillé Marc avant que les deux hommes ne quittent le bâtiment.

– J’aurais aimé savoir te joindre plus tôt dans la journée. Pourquoi tu ne m’as pas rappelé ? »

– Excuse-moi, Eddy. J’étais sur le terrain. Une gamine de cinq ans avait disparu, mais on l’a retrouvée. Le père et la mère avaient laissé la porte du jardin ouverte et la petite en avait profité pour leur fausser compagnie. La pauvre était complètement désorientée. Prise de panique, elle avait parcouru plusieurs kilomètres. »

Jack a retiré son blouson et l’a pendu à la patère. Eddy l’a suivi quand il a pénétré dans le salon de son appartement.

– Je vois que ton temps est bien employé, camarade. »

– Je fais en sorte qu’il le soit mais, tu sais, elles me manquent, nos enquêtes. On formait une fameuse équipe, nous deux. »

Le Polonais a pris place sur le canapé confortable pendant que Jack leur servait un verre. Il avait fini par joindre son ancien équipier au téléphone et celui-ci lui avait demandé de le retrouver à son domicile. Il était déjà dix-huit heures et les recherches n’avaient rien donné. Un nombre impressionnant de patrouilles avaient écumé le territoire sans succès. Les indices et les témoignages relevés sur les lieux de la prise d’otages ne menaient nulle part. D’impuissance et de rage, Eddy se serait frappé la tête contre le mur, mais à quoi bon. C’est vrai que Jack et lui faisaient du bon boulot avant. A deux, ils avaient l’art d’enchaîner leurs déductions jusqu’à parfait aboutissement, de se servir des raisonnements de l’autre pour amener leurs réflexions à maturité. Ils se complétaient à merveille. Lui se chargeait des longues recherches qui exaspéraient Jack et le moment venu, ce fou rentrait dans le tas sans la moindre appréhension. Cette tête brûlée était surtout son meilleur ami, il lui avait sauvé la mise à plusieurs reprises. Après son opération, Eddy avait joué les mères-poules pour Jack. Depuis que le rescapé avait repris le chemin du dur labeur des forces de l’ordre, ils se voyaient moins souvent. Chacun roulait sa bosse sans se perdre de vue pour autant. Et puis, Jack avait Léo. Eddy respectait ça. Il a pris le verre de scotch que lui a tendu son ami et l’a avalé d’une traite avant que Jack n’ait eu le temps de s’asseoir. Eddy était parvenu à se défaire de ce vice rougeur, mais un jour comme celui-ci, il aurait volontiers descendu une bonne bouteille faute de pouvoir descendre les crapules qu’il traquait... enfin, qu’il essayait de traquer. Il a déposé son verre sur la table basse et s’est pris la tête entre les mains, découragé. S’il avait pu contrer le destin d’un grand coup de pied dans le vide, s’il avait pu empêcher l’inévitable, s’il avait pu...

– Ça a l'air sérieux, dis donc ! D'après ce que j'ai entendu, ce serait même pire que ça... n'est ce pas ? »

Jack s'est déposé dans le fauteuil de velours devant lui et l'a fixé avec compréhension. Le colosse d'un mètre nonante, à un centimètre près, a semblé s'enfoncer dans les coussins moelleux. Son visage franc, taillé à la serpe, son teint buriné accentué par des cheveux châtain presque noirs et ses yeux acier lui donnaient un air de brute épaisse. Jack avait la tête du type qui vous démolit le portrait pour en discuter après coup. En fait, il aurait donné sa chemise au premier malheureux venu, c'était juste qu'il fallait la lui demander gentiment. L'appart était calme, reposant même. Joliment meublé à l'ancienne, il avait toujours procuré à Eddy un sentiment de sécurité. La petite Pauline était chez la mère de Jack et Léonora ne semblait pas leur faire l'honneur de sa présence. Elle n'était pas souvent là, mais Jack, malgré l'amour incommensurable qu'il vouait à cette femme, semblait s'en accommoder.

– Cette affaire, c'est pas pour moi, Jack. C'est à cause de tout ce que nous avons résolu dans le passé. Le boss a dû penser que j'étais de taille. Mais tu sais comment je suis, la viande froide, je la préfère au frigo. Il faudra que je m'y fasse, mais à petites doses. Là, je ne dors plus. La crim'compte sur mes gars et moi pour débusquer les cinglés qui charcutent leurs otages, mais je sais pas si je vais y arriver. Je ne fonctionne plus normalement depuis que j'ai vu les photos du corps... Oh Jack, si tu avais vu ça ! »

Eddy avait débité phrase après phrase comme si le soulagement allait suivre cet aveu de faiblesse, mais il n'en a rien été.

– Tu as toujours été trop sensible, mon vieux. Pourquoi tu ne jetterais pas l'éponge ? Demande qu'on refille l'affaire à quelqu'un d'autre, tu pourrais retrouver le sommeil. »

– C'est trop tard. J'ai déjà trop attendu. Si je déclare forfait maintenant, on me reprochera d'avoir fait perdre du temps à tout le monde. On me dira que les deux otages d'aujourd'hui ne seraient pas en danger si j'avais su évaluer plus tôt la difficulté. Et tu sais bien que je ne suis pas prêt de revoir une enquête valable si je lâche celle-ci. J'ai le doigt dans l'engrenage. Il faut que je continue. »

Jack s'est levé et a resservi un verre au Polonais. Ce serait le dernier. Connaissant son penchant, Jack savait quand il devait s'arrêter.

– Tu veux que je jette un œil à tes dossiers, c'est ça ? Tu penses vraiment que je ferais mieux que toi ? Je n'ai pas plus que toi l'habitude des détraqués. »

– De toute façon, tu ne pourras pas faire pire. Je suis dans l'impasse. Les deux otages sont sûrement morts à l'heure actuelle et j'en porte la responsabilité. »

Jack a levé la main d'un air sévère.

– Tu arrêtes tout de suite ! Rien ne te dit qu'elles sont déjà mortes. Si tu amorces ton virage en défaitiste, tu vas droit dans le mur. C'est couru d'avance. N'oublie jamais que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Regarde-moi, tu m'aurais cru mort,... moi aussi d'ailleurs... et je suis toujours là. C'est pas une preuve, ça ? »

Eddy a froncé les sourcils et a affiché une immense détresse.

– Il n'y a plus un souffle de vie dans ces deux femmes au moment où je te parle. J'en suis certain ! » a-t-il murmuré avant d'engloutir son deuxième verre.

– Courage, vieux ! On va y réfléchir ensemble ça nous a déjà pas mal de fois réussi. »

Eddy s'est débarrassé du trench-coat qu'il n'avait pas encore lâché, comme si Jack, en lui proposant son aide, venait de le mettre à l'aise. Il a tendu à son ami le dossier qu'il avait emporté. Il aurait dû venir plus tôt. Tout avait toujours roulé avec Jack, il n'aurait pas dû attendre pour lui demander conseil. Evidemment, il ne résoudrait pas l'affaire comme par magie, mais s'il lui donnait au moins la bonne orientation, s'il relevait des détails qui lui avaient échappé, et il y en avait, ce serait déjà ça.

– Tout est là. »

Jack a saisi le classeur vert et l'a ouvert sur la table basse. Il s'est approché pour le feuilleter. Eddy savait qu'il prendrait le temps de tout lire attentivement après avoir survolé l'entièreté de son échec. Jack s'est figé quand les photos sont apparues au détour d'une audition de témoin. Sans crier gare, la réalité de ces atrocités lui a sauté au visage. Il est resté de longues minutes sans parvenir à détacher ses yeux du corps mutilé de Marie. Jack avait du cœur, Eddy le savait. Il ne pouvait pas être insensible aux souffrances de cette pauvre fille. Eddy allait dire n'importe quoi pour briser le silence pesant quand Jack s'est remis à tourner les pages. Il les a tournées sans s'arrêter jusqu'à ce que la couverture verte vienne refermer cet étalage de ce que des hommes sont capables de faire. Jack s'est recalé dans le fond de son fauteuil et a ressenti le besoin d'allumer une cigarette. Il ne fumait plus beaucoup, mais là, ça s'imposait.

– Ce ne sont pas des braqueurs qui ont fait ça ! Ce n'est pas possible. »

Jack avait prononcé ces mots sur un ton ferme et posé. Il n'acceptait aucune contestation. A ses yeux, il venait d'émettre une évidence criante. Sur le moment, Eddy a été surpris.

– Jusqu’à preuve du contraire, c’est pourtant le cas. Ces deux types font des casses plutôt pépères. Petit rapport, mais petits risques. A la limite, je me suis demandé s’ils ne choisissent pas la cible au pif. Tu vois, ils passent devant et l’un des deux lance : « On se le ferait bien, celui-là. ». Jusque là, rien d’anormal... enfin, pour des braqueurs, je veux dire. Si je pousse l’effort de compréhension, je peux même accepter l’idée de l’otage. Ce n’était pas nécessaire, mais admettons. Ce qui m’échappe complètement, c’est le reste. »

Eddy s’est levé pour poursuivre son raisonnement et exposer son problème.

– Nous avons déjà eu affaire à des mecs hyper violents, mais ils ne réagissent pas de la sorte. Ils tirent dans le tas pour un regard de travers, ils frappent les témoins, les injurient, la plupart parce qu’ils perdent leur sang-froid. Mais une saloperie comme celle-ci, et après coup, une fois que le danger est écarté, ça ne colle pas. Je ne pige pas. »

Eddy est revenu s’asseoir.

– La femme avait peut-être vu leur visage. Ils l’auraient éliminée pour ça. » a tenté Jack.

– Tu n’y crois pas toi-même, Jack. Rien ne justifie cette boucherie. Non, nous avons un dément en face de nous. Un ou deux ! Toujours est-il qu’avant ce massacre, il y a le braquage, et Rigaud compte sur moi pour les retrouver en partant de là. »

– Tu as sondé le milieu ? »

– Tu penses, c’est par là que j’ai commencé. Nada, le désert total. C’est comme si ces types venaient de débarquer de Mars. Personne n’en a jamais entendu parler. C’est de la folie, cette putain d’affaire. »

– Tu es certain d’avoir interrogé les bons indics ? Tu as fait le tour des différentes ethnies de la région ? Tu sais qu’ils ne fricotent pas entre eux. Tu n’as peut-être pas ratissé assez large. »

– Je connais le métier, c’est toi qui me l’as appris. J’ai ratissé assez large, crois-moi. »

Tout à coup, Eddy a lancé à Jack un regard de biais. Sa moue était celle de celui qui vient d’être frappé par une idée pas conne du tout.

– Mais tu sais, Jack, la meilleure source... c’est encore toi qui l’as ! »

Eddy n’aimait pas ce qu’il était en train de faire, mais l’enjeu était trop grave. Les scrupules n’avaient pas leur place. Jack s’est fendu d’un petit sourire amer.

– N’y pense même pas ! Jamais elle ne voudra t’aider. »

– Moi pas, mais toi... »

Léonora n'avait pas quitté le milieu, de ça, Eddy était certain. Aveuglé, son ami était persuadé qu'elle avait renoncé à l'appât du gain, mais lui n'y avait jamais cru. Elle n'était pas femme à changer de vie pour qui que ce soit. Là-dessus, Eddy espérait ne pas se tromper parce que Léo pourrait bien être ce petit coup de pouce qui lui manquait tant.

– Jamais ! Je ne te laisserai pas la mettre en danger. Tu sais ce qu'elle risque si elle joue les indics ? Je te préviens, Eddy, si tu la mêles à ça... »

Jack s'enflammait pour sa belle et Eddy regrettait déjà ses paroles quand un bruit sec, comme un coup de tonnerre, a retenti dans l'appartement. Une flamme a jailli dans l'obscurité du couloir et a éclairé le visage énigmatique de Léonora. Elle a allumé sa cigarette sans dire un mot et s'est extraite de la pénombre qui l'enveloppait pour venir se déposer contre la boiserie de l'entrée du salon. La première surprise passée, Jack a souri et Léo lui a rendu un sourire entendu. Evidemment, lui était habitué aux allées et venues spectrales de sa dulcinée, mais Eddy ne supportait que très difficilement son côté fantomatique. Cette femme le mettait mal à l'aise. Elle était dans la pièce et l'instant d'après, sans que l'on sache par quel tour de passe-passe, elle n'y était plus... et inversement. Malgré une beauté hors du commun, un corps parfait, une chevelure démesurée et soyeuse à souhait, le visage halé de sa moitié libanaise, ses yeux noirs insondables à la profondeur d'un gouffre sans fond figeaient la respiration d'Eddy quand elle les posait sur lui. Il savait de quoi elle était capable et préférerait la considérer comme une menace. Il n'avait jamais douté qu'au Liban, Léo ait fait partie de l'élite. Jack lui avait raconté que son père, chef de la milice chrétienne, avait enrôlé sa fille en la faisant passer pour un garçon à l'âge de douze ans. Sa mère venait de mourir dans un bombardement. L'homme de combat avait tout appris à sa fille et fait d'elle un parfait soldat. A treize ans, elle montait au combat dans les rues de Beyrouth et à dix-huit ans, elle tuait son père, pris par l'ennemi, pour lui éviter la torture, avant de revenir en Belgique pour adhérer à la confrérie très fermée des braqueurs aux côtés de son mari. Elle était dangereuse, très dangereuse.

– De toute façon, tu sais ce qu'elle pense des flics. A ta place, je ne me hasarderais même pas à lui demander le moindre renseignement. » a poursuivi Jack comme si rien ni personne n'était venu troubler leur conversation. Elle restait là, à les regarder, son casque de moto à la main et le blouson ouvert sur sa veste de cuir noir. Eddy ne pensait pas qu'elle était là depuis longtemps, mais en fait, il n'en savait absolument rien. Il ne l'avait pas entendue entrer. Jack non plus d'ailleurs.

– Je vais passer la nuit sur ton dossier. Demain matin, je te donnerai tout ce que j'aurais pu trouver d'intéressant. Je connais l'urgence, je ne vais pas te laisser tomber, Eddy. »

Jack s'est levé pour signifier à son ami que l'entretien était terminé. Eddy serait parti même sans se faire prier. Il savait que Léo l'acceptait occasionnellement dans son périmètre par égard pour Jack, et lui-même ne tolérerait l'idée d'une criminelle en liberté que pour la même raison. Objectivement, il aurait eu bien de la peine à prouver ses exactions passées et n'aurait réussi qu'à s'en faire une ennemie... la pire des choses à faire si Eddy voulait mourir de vieillesse. Il s'est dirigé vers la sortie.

– Je te vois demain, alors. »

Il a croisé Léo, mais pas son regard. Eddy s'abstenait de ce genre d'affrontements qui meublaient déjà son quotidien. Il ne lui a pas non plus adressé la parole. Le mutisme réciproque était somme toute un bon arrangement. Il a refermé la porte derrière lui en regrettant de ne pas pouvoir tirer profit de la filiation de Léo avec la grande famille des braqueurs. Elle ne connaissait pas forcément les deux hommes qu'il cherchait, mais Eddy était persuadé qu'elle serait parvenue à lui dénicher des infos inédites. Elle avait des relations, la petite dame. Enfin, comme avait dit Jack, il ne valait mieux pas s'y risquer. Ce n'était pas le genre de la maison. Eddy est rentré chez lui avec la certitude que l'inévitable découverte des corps sans vie des deux femmes, demain ou dans un futur proche, donnerait une nouvelle ampleur à ce cauchemar.

*

* *

Pas plus qu'Eddy, pas plus que Jack non plus, Léonora n'acceptait de gaieté de cœur la mort violente d'innocents. C'était juste que, pour elle, un cadavre n'était pas différent de mille autres. N'étions-nous pas tous égaux dans la mort ? Léo avait emmagasiné tellement d'horreurs durant ces années de guerre que l'innommable en avait pris figure humaine, ou était-ce l'être humain qui s'était masqué d'ignominie ? De toute façon, son âme était bouffée par cette banalisation de l'immonde, son sang était vicié d'un venin infect, ses rêves pourris par des visions atroces et indélébiles, et de son ventre ne sortiraient peut-être que larves fétides ou dégénérescences abjectes. Elle n'était pas seulement dévastée par la guerre, mais elle devait vivre avec une moitié d'elle qui n'était que la parfaite mutation de l'être en bête, de l'enfant assoiffée de vie qu'elle avait dû être en assassin sans états d'âme, sans scrupules, sans rien. A la moindre alerte, elle redevenait cette chose capable de tuer sans ciller. Il n'y avait en ce bas monde que Jack pour croire encore en elle, en sa faculté de préserver l'infime part d'humanité dont il la croyait encore pourvue, pour croire qu'elle pourrait oublier. Cet utopiste valait bien qu'elle fasse un effort pour ressentir les

choses à nouveau. Elle avait vu la souffrance sur son visage quand il s'était trouvé face aux photos de la morte. Jack était humain, il prenait fait et cause pour les victimes. Cachée dans l'obscurité qui lui allait si bien, elle avait observé le changement de ses traits, ses yeux bleu-gris acier s'étaient teints de compassion. Eddy, lui, se noyait carrément dans l'océan de la misère humaine. Il n'arriverait à rien. Pour résoudre son problème, il aurait dû être capable de contempler cette eau croupie de la berge. Jack pouvait le faire, il avait assez de force pour ça.

– Il faut que je l'aide à mettre la main sur ces deux détraqués. » a justifié Jack en s'approchant d'elle. Oui, vraiment, il prenait fait et cause pour tous les malheureux qui croisaient son chemin. Grand bien lui fasse.

– Je reviendrai alors. »

– Non, reste ! J'ai besoin de toi. »

Il lui a caressé les cheveux, béat d'admiration devant sa beauté, comme à chaque fois que ses yeux se posaient sur elle depuis huit mois. S'il avait su que la vie instillée en elle grandissait à la source de cet amour incroyable depuis trois semaines, que son ventre se nourrissait de l'adoration qu'il éprouvait pour elle,...

– Je reste, mais je ne veux rien savoir de cette affaire. Si on ne maintient pas fermée la barrière entre nos deux mondes, les dégâts seront irréversibles. Notre couple est déjà à lui seul une aberration. »

– Je préserverai cette aberration jusqu'à mon dernier souffle. Fais-moi confiance. » a-t-il murmuré avant d'enfuir son visage dans sa chevelure tigrée et de poser sa main sur son abdomen encore plat.

*

* *

Que son ventre était blanc ! Jamais sang si rouge n'aurait dû couler sous peau si blanche, la souillant de l'intérieur. Maintenant, il la souillait simplement, jouait les contrastes, explosait de sa couleur vulgaire, s'écoulait telle la lave dégorgeant le volcan et répandait sa chaude douceur sur cette peau de lait. Sans vie, le corps n'était plus rien qu'une enveloppe stérile et laide. Combien de fois encore, combien de fois devrait-il encore vautrer son regard dans les entrailles de la fécondité ? Quand s'arrêterait cet étalage de cruauté sanglante ? Il n'avait qu'un mot à dire pour que le sang retrouve son débit tranquille, pour que les viscères se replient dans la chaleur abdominale, pour que la matrice reprenne sa place et donne à nouveau la vie, mais il avait oublié les mots. Les mots s'étaient évanouis dans sa première vision d'horreur. Cela faisait si longtemps...

*
* *

– Tu as affaire à des chasseurs, mon vieux ! »

– Qu'est ce que tu veux dire, Jack ? »

Jack avait passé une partie de la nuit à lire attentivement toutes les dépositions, comptes rendus et autres rapports scientifiques sur l'affaire des braqueurs. Il avait d'ailleurs éprouvé un pincement au cœur. Léonora ne lui faisait pas si souvent profiter de sa présence, beaucoup moins souvent qu'il aurait voulu, et la négliger lui laissait un affreux sentiment de culpabilité. Mais il ne pouvait pas laisser tomber Eddy non plus. Il fallait à tout prix éviter que le sang coule à nouveau. Il ne pensait pas être en mesure de l'éviter, mais son expérience pouvait contribuer à avancer dans le bon sens.

– Si ces mecs-là se déplacent pour du fric, je mets ma tête sur le billot tout de suite. »

– Pour quoi d'autre, alors ? »

Jack pensait bien trouver son ami à son bureau aux petites heures du matin. Il avait l'air fatigué. Non, pire que ça. Il s'est levé comme Jack a fait irruption.

– Il y a un détail troublant dans les témoignages des clients. Je ne l'avais pas relevé tout de suite, mais en relisant le dossier pour la seconde fois, il m'a sauté aux yeux. Il s'agit d'une petite phrase apparemment insignifiante. Dans la station-service, le témoin qui assiste impuissant à l'enlèvement de Marie Baufait dit ceci : « Avant de se jeter sur le comptoir, l'homme masqué a examiné la petite dame des pieds à la tête ». Le boucher qui se trouvait dans le bureau de poste a été frappé par le même comportement. Il dit ceci : « Ce type semblait avoir tout son temps ; il nous a quasiment passés en revue ». Et Madame Flamme qui, à mon avis, a eu de la chance d'avoir passé la cinquantaine, rapporte la même chose : « Dès qu'il est entré, il nous a tous regardés avec ses yeux délavés avant de s'en prendre à la jeune fille. »

Jack s'est caressé le menton et a repensé une dernière fois à sa théorie avant de l'exposer à Eddy. Oui, à n'en pas douter, il avait mis le doigt sur quelque chose. Eddy attendait avec une impatience difficilement contenue.

– Tu vois, Eddy. Nous avons deux cibles idéalement placées d'un point de vue géographique. La station-service est à côté de la bretelle autoroutière et le bureau de poste est quasiment sur la ligne frontière. Les lieux ont fait l'objet de repérages, c'est certain. Leur méthode est sans faille : l'un fait le guet pendant que l'autre opère. En un minimum de

temps, tout est terminé. Tout ceci tend à prouver que nos hommes ne sont pas des occasionnels. Ils maîtrisent la situation d'un bout à l'autre, ils ne sont donc pas à leur coup d'essai. Or, des prises d'otages de ce type, nous n'en avons pas encore eues sur le territoire. D'où ma question : Que faisaient nos gaillards avant le vol à main armée de la station-service ? Et surtout, pourquoi préparer de tels coups pour un si petit rapport ? »

– Oui, pourquoi ? » a répété Eddy dont la curiosité était toujours insatisfaite.

– Parce que ce qu'ils viennent chercher a beaucoup plus de valeur que le tiroir-caisse ! »

Eddy a levé les sourcils et a ouvert de grands yeux dans une complète incompréhension.

– Des femmes, Eddy ! De la chair fraîche ! C'est ça leur objectif. C'est pour cette raison que celui qui entre dans la place passe la clientèle en revue avant de reporter son attention sur le fric. »

Eddy a semblé tomber des nues. Il ne s'attendait pas à cette théorie.

– Mais si ce que tu dis est vrai, pourquoi ne pas enlever des filles dans des discothèques ou même au coin d'une rue ? C'est complètement dingue, on n'a jamais vu une chose pareille ! »

Il s'est rassis. Son bureau aux couleurs ternes proprement administratives enveloppait dans la masse son teint gris vidé.

– Je poursuis ; tu verras plus clair. A mon avis, les braquages ont pour effet de masquer les véritables objectifs. Comme l'affaire se présente, nous avons le meurtre sauvage d'un otage et peut-être de deux autres. Depuis plus d'un mois, tu retournes tout le territoire à la recherche de braqueurs violents connus pour des faits sanglants. Et bien sûr, tu ne trouves rien. Si tu revois le tableau sous le nouvel angle, tu as deux types qui enlèvent des femmes dont nous retrouvons le corps en piteux état le lendemain. A partir de là, les hypothèses sont multiples mais se situent dans un tout autre secteur d'activité criminelle. Je pense qu'il faut diriger les investigations vers les réseaux de déviants sexuels, comme il en existe sur Internet pour les pédophiles. A mon avis, il s'agit de contrats, de commandes si tu préfères, pour un particulier ou un réseau de violeurs d'une brutalité extrême. Ça pourrait même avoir un rapport avec les snuf-movies. Tu en as déjà entendu parler ? »

– Oui, ce sont ces films pornos où on tue les femmes en direct, mais il n'y a pas tout ça chez nous ! »

– Va savoir. En tout cas, nos hommes sont effectivement des braqueurs reconvertis dans un secteur bien plus sale que le vol de valeurs. Je suis presque certain que ce ne sont pas eux qui ont tué Marie. Je pense qu'ils

ont livré la marchandise. A qui ? Voilà la question. Si tu retrouves les cadavres des deux otages enlevés hier dans le même état que celui de Marie Baufait, je te conseille de refiler le bébé au service des mœurs. Ils connaissent mieux que nous ce genre de détraqués. »

Eddy s'est passé la main dans les cheveux l'air anéanti.

– C'est pire que tout ce que j'aurais pu imaginer. Je n'en reviens pas que de telles pratiques existent. »

– Ouai, mon vieux. Dans ton service, c'est plutôt propre, dans le mien aussi d'ailleurs, mais dis-toi bien que certains de nos collègues remuent cette merde à longueur de journée. Tu n'as pas idée de ce qu'ils peuvent être amenés à supporter. »

– Enfin, comme tu me disais hier, il y a toujours un espoir de les retrouver vivantes. Tout n'est peut-être pas perdu. »

Jack sentait que son ami voulait se raccrocher à cette illusion. Il n'a pas voulu lui asséner un coup de plus au moral. Cela viendrait en son temps. Maintenant que Jack avait bien cerné les tenants et les aboutissants de cette affaire, il était sûr d'une chose, elles étaient mortes.

*
* *

Nous étions le vingt février. Eddy n'aimait pas le chiffre vingt. C'était le vingt que son ex-femme avait fait ses valises, pour rejoindre un homme moins occupé, comme elle disait. Un vingt aussi quand sa mère s'en était allée, poussée par un cancer. Non, cette date n'augurait jamais rien de bon et l'appel de Rigaud n'avait fait que confirmer ses superstitions.

– Venez voir vous-même. » avait-il dit quand Eddy lui avait demandé de préciser la nature de ce qu'il avait trouvé. « Important pour notre affaire », c'est tout ce qu'il avait lâché. Evidemment, Eddy s'attendait au pire. Il n'était que dix heures du matin et la journée n'allait pas être facile. Ca, il pouvait déjà le certifier. Rigaud lui avait indiqué la direction à suivre pour le retrouver au parc à conteneurs. Le recyclage des ordures volumineuses avait trouvé dans ce système un allié de choix face au désintérêt de la population vis-à-vis des problèmes d'ordre écologique. Un conteneur pour chaque type d'ordures et chaque ordure dans son conteneur. Ces sites étaient grillagés et, aux heures ouvrables, un ou deux surveillants s'assuraient que les visiteurs respectent les consignes pour un dépôt bien ordonné... un conteneur pour chaque type d'ordures. Le parc vers lequel Eddy faisait route était celui de Maisières, à une dizaine de kilomètres du QG de Mons et à une bonne trentaine de kilomètres du lieu

du braquage de la veille. Son esprit fonctionnait à toute vitesse, bien qu'il ait tenté de se vider la tête pour éviter l'invasion d'images atroces, et il n'y pouvait rien. Eddy avait peur de ce qu'il allait découvrir, il avait peur d'atteindre le point derrière lequel l'être humain vous inspire un tel dégoût que de vivre en sa compagnie vous est insupportable. En arrivant, les trois véhicules de police qui bloquaient l'entrée du site lui ont confirmé qu'il était au bon endroit. Pourtant, il aurait voulu s'être trompé. Il a laissé sa voiture sur le bas-côté et a continué à pieds. Eddy s'est présenté à l'agent en faction qui filtrait les allées et venues et il s'est fait indiquer où il pourrait trouver l'inspecteur Rigaud. Des agents s'activaient à entourer de ruban blanc et rouge un conteneur particulier, presque au bout de l'allée. Au fur et à mesure qu'il avançait en direction dudit conteneur, Eddy prenait la mesure du drame dont il allait découvrir l'épilogue et son palpitant réagissait en accélérant son rythme saccadé. A vingt mètres, il a situé Rigaud qui se relevait. L'inspecteur avait investi le conteneur et seul son torse dépassait. Deux collègues l'assistaient du bord, apparemment pas très enclins à se jeter dans les ordures, même vouées au très honorable recyclage. INERTE était inscrit en évidence devant le conteneur. Ce qui aurait dû rassurer Eddy quant à l'état de ses chaussures italiennes s'il était invité à se joindre à Rigaud. Les déchets inertes étaient constitués de gravats, briquaillons, résidus de ciment, plâtre et autres ardoises. Pas d'odeur donc, pas de souillure collante non plus. Eddy a stoppé devant la boîte métallique, à deux mètres du bord, assez loin pour ne rien voir de l'intérieur. Il se pouvait qu'il ne soit pas obligé d'aller plus loin.

– Approchez, Zuckowsky. »

D'après la mine de Rigaud, il ne devait pas s'inquiéter, mais ce flic était blasé et rien ne transparaissait de ses traits. Un coup d'œil à droite, vers le surveillant de site (on ne pouvait pas le rater dans son uniforme jaune) a alerté Eddy. Il était pâle comme un linge et la flaque visqueuse à ses pieds, indubitable relief gastrique de son déjeuner, ne présageait rien de bon. En regardant par dessus son épaule, Eddy a pu constater que le service médico-légal venait de débarquer à grand renfort de matériel scientifique. S'il avait encore eu un doute, il se dissipait à l'instant. Eddy aurait bien pris ses jambes à son cou, mais il n'avait plus de jambes. Il a refusé de se laisser envahir par la faiblesse des lâches et s'est approché de la tôle du conteneur. Il devait y aller.

– Il va falloir que vous salissiez vos belles chaussures. Vous ne verrez rien d'où vous êtes. »

En effet, les remblais avaient été déchargés en monticule et Rigaud se trouvait de l'autre côté de ce semblant de dune. Eddy ne voyait que ses genoux couverts de plâtre. Prenant son courage à deux mains, il a enjambé

la paroi du conteneur et s'est hissé sur le monticule. Il n'avait pas la tenue adéquate pour ce type d'expédition. Son pantalon à pinces et son blazer coordonné en resteraient marqués. Son trench-coat aussi, d'ailleurs. Eddy a fait quelques pas maladroits sur les briques empilées en s'obligeant à ne regarder qu'au dernier moment, une fois qu'il serait stabilisé sur ses jambes et qu'il aurait retenu sa respiration. Il a d'abord fixé Rigaud, pas un signe destiné à l'avertir de la nature macabre de sa découverte, ensuite il s'est résigné à baisser les yeux. Il les a refermés aussitôt, mais c'était trop tard. L'image imprimée par la rétine resterait dans sa mémoire à tout jamais. Eddy a rouvert les yeux, conscient que le mal était fait. Les deux femmes étaient là, enveloppées dans leur linceul de violence insoutenable, salies par la cruauté vicieuse d'un malade, humiliées jusque dans leur dernière demeure. Les corps étaient jetés sans égards et emmêlés comme des poupées désarticulées balancées par un enfant capricieux. Pour Marie, Eddy n'avait vu que les photos et c'en était déjà trop. Ici, devant cette chair meurtrie, ces vies fauchées, cet ultime outrage à l'intégrité de l'être humain, il a été inondé par toute l'horreur du calvaire de ces pauvres victimes. Il pouvait presque ressentir la pointe du couteau meurtrir sa chair comme ses yeux se posaient sur les lacérations qui redessinaient les courbes naturelles de la mère et de la fille. Il avait mal de leurs contusions. Il avait peur de leur mort annoncée. Son mimétisme le mettait au diapason des martyrs. Ici encore, le viol était incontestable. Les sous-vêtements arrachés pendouillaient sur les jambes bleuies. Eddy est resté là, ne pouvant plus détacher ses yeux de ces corps sans âme. Rigaud parlait avec son collègue pendant qu'Eddy se remplissait à en déborder de cet intolérable spectacle. Il ne pouvait pas arrêter le processus. Une éponge, voilà tout ce qu'il était, mais une éponge impuissante face à l'immonde. Et puis ce gouffre... Il avait bien tenté de ne pas y plonger le regard, mais il semblait attiré. C'était tellement surréaliste. Même les photos de Marie ne rendaient pas cette effroyable profondeur. Des ventres ouverts sur les tréfonds desquels Eddy ne pouvait arracher son regard. Pourquoi traumatiser la chair dans son cocon protecteur ? Pourquoi tant de haine ? Pourquoi ?

– Ça va, mon vieux ? »

Eddy a relevé la tête et a fixé Rigaud. Il ne le voyait pas. Les images sanglantes se projetaient sur l'environnement. Le rouge avait recouvert l'INERTE, et les vivants s'en accommodaient sans problème. Il ne devait pas rester là s'il ne voulait pas perdre la raison. Sans dire un mot, il a quitté la scène du crime sous l'œil inquiet de Rigaud. Eddy n'était pas malade, il n'avait pas la nausée. Non, le cœur avait tout pris.

– Zuckowsky, où allez-vous ? »

Eddy s'est dirigé vers la sortie, toujours incapable de dire un mot. Il a croisé les experts du médico-légal. En repassant la grille d'entrée, un courant d'air froid lui a anormalement glacé le visage. Il a frotté ses joues et s'est rendu compte qu'elles étaient noyées de larmes. Son chagrin pour ces malheureuses était un exutoire salvateur. S'il avait gardé toute cette douleur en lui, il serait devenu fou. Il est monté dans sa voiture.

– C'est toi qui es dans le bon, Jack. Il faut aborder ça sous un autre angle. Je ne peux pas les laisser continuer. »

Il a saisi son portable et a composé le numéro du QG.

– Passez-moi l'Inspecteur Principal au service des mœurs. »

*

* *

QUATRE SEMAINES PLUS TARD.

Vendredi, enfin. Avant, à courir après les braqueurs de tous poils, Jack ne voyait jamais les jours passer. Les semaines se confondaient avec les week-ends et le temps chaud ne lui semblait pas plus agréable que le froid de l'hiver. Il ne pensait pas à ce genre de choses, il n'avait pas le temps. Il était entièrement absorbé par ses enquêtes de l'époque. Ici, les minutes avaient l'agaçante propension à s'allonger interminablement. Quand il pouvait partir sur le terrain et prêter main forte à ses collègues, l'intérêt de sa mission était palpable. Par contre, certains jours, ou semaines comme celle qui prenait fin en ne lui renvoyant que l'écho de ses pas, un lourd sentiment d'inutilité broyait sa volonté de bien faire. Seuls les rapports et les comptes rendus occupaient son attention. Escalader les étagères de classement constituait le principal danger dans un bureau déserté par des équipiers que leur plus grande expérience dans le service envoyait vers d'autres horizons. Et puis, Léo le préoccupait, ce qui rendait plus insupportable encore ce vain brassage de paperasse. Depuis quelques semaines, elle semblait prendre de la distance avec lui. Oh, pas trop. Juste assez pour qu'il se pose des questions. Même tout près de lui, elle était à cent lieues, distraite par il ne savait quelles pensées, absorbée par quelques rêves invovables. Et si elle se ravisait sur leur relation ? Et si, bercée par la nostalgie de sa vie passée, elle pensait à le reléguer à sa place, de l'autre côté de la barrière ? De ne pas savoir ce qui provoquait ce changement faisait tourner à plein tube sa machine à suppositions. Peut-être que sa santé lui causait des soucis ? Comment savoir ? Jack avait bien essayé de lui en parler, sans succès. Elle disait son imagination trop fertile. Cette femme était une énigme, un tombeau qui renfermait de terribles souvenirs, mais elle était son oxygène. Une vie sans elle était pure aberration, ineptie

incohérente. Il se refusait à y penser, à le concevoir même. Son existence avait pris un sens avec elle, elle prendrait fin sans elle. Ses mains avaient besoin du contact de sa peau halée. Son visage devait s'enfouir dans sa chevelure soyeuse. Jack devait se perdre dans ses yeux pour se trouver vraiment. Même si elle n'envisageait toujours pas de vivre à ses côtés, il se contentait de ce qu'elle lui donnait. Léonora avait besoin de temps. Il la laissait aller et venir à sa guise, disposer de son temps comme elle l'entendait, s'adapter. Y parviendrait-elle ? Là était la question. Presque dix mois déjà que la braqueuse s'accommodait de son pire ennemi. Même poussée par un amour dont il n'avait douté à aucun moment, la chose ne devait pas être facile. Jack entra dans l'ordinateur les conclusions d'un rapport quand Rivart est entré tel un sauveur du sinistre bureaucrate qu'il était devenu. Il a sursauté.

– Tu te rappelles la petite de cinq ans qui nous avait filé une belle frayeur en jouant les filles de l'air il y a un mois environ ? »

– Oui, bien sûr. Je n'oublie aucun de ces mômes. »

– Et bien, elle a remis ça. Cette fois, son père prétend qu'on l'a enlevée. L'alerte a été donnée mais il serait préférable que nous allions fourrer notre nez par là. Il me semble que cette gosse a une fâcheuse tendance à mettre les voiles. Le problème est peut-être plus profond qu'il n'y paraît. »

Le dernier mot sortait de la bouche de Marc comme Jack passait la porte, la veste déjà enfilée et l'ordinateur définitivement éteint pour cette semaine.

– Si je te dérange dans ton travail assidu, tu me le dis surtout. N'hésite pas. » a raillé Marc en voyant avec quelle impatience Jack s'échappait d'entre ses quatre murs.

– Je vais prendre du retard, c'est sûr ! Mais bon, je peux faire un effort pour un ami. »

L'Inspecteur Rivart lui a emboîté le pas en riant de bon cœur. Les deux hommes sont sortis du bâtiment sous un ciel clair. Seule la température se refusait encore à s'accorder aux couleurs du mois de mars. Nous étions à deux jours du printemps et il faisait un froid de canard. Les oiseaux migrants n'étaient pas prêts de rentrer au bercail ni les bourgeons de se montrer sous leur nouveau jour. Jack s'est installé à la place du passager et Marc a démarré la voiture banalisée. Sa montre marquait dix heures dix. Avant ce soir, la petite fille devait être retrouvée et Jack comptait bien contribuer un maximum à un heureux dénouement. Il n'en serait pas autrement, foi de Fauconnier.

*

*

*